**D/1948.02.21 — André Malraux, «A propos de la réunion des cadres. A des compagnons de la Résistance», Le Rassemblement [Paris], n° 44, 21 février 1948, p. 1 et 2.**

**––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––––-**

**André Malraux**

**A propos de la réunion des cadres**

**A des compagnons de la Résistance**

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à la limite de la Corrèze et de la Dordogne, dans ce maquis d’arbres nains semblables aux chênes rabougris de l’Ebre, où vous vous étiez réfugiés parce que les Allemands les trouvaient trop bas pour cacher quelqu’un, et où vous faisiez six cents mètres à quatre pattes pour vous réunir. Nous étions encore ensemble devant Dannemarie, dont l’incendie au ras de la nuit rougissait l’immensité de la gelée blanche, transis devant les longues ombres de notre première colonne de prisonniers allemands. Les premières ombres libératrices…

Et nous nous sommes enfin retrouvés ici, unis dans ce Rassemblement semblable à nos troupes d’Alsace en haillons – par bien des points – aux côtés du premier chef que (depuis combien d’années ?) la France se soit donné sans avoir envie d’en rire.

Vous avez raison : ce n’est pas principalement pour «triompher aux élections municipales».

Ni pour faire concurrence aux marchands de programmes en proclamant qu’avec nous tout ira bien.

Le destin de la France est maintenant un âpre destin. Il n’est pas vrai qu’un groupe de Français – pas plus nous que les autres – ait dans sa poche le retour à 1912. La France et le bonheur français ne resurgiront pas à l’appel des promesses : ils seront ce que nous les ferons. J’ai dit naguère : avec nos mains nues. Plus nues encore aujourd’hui.

Non, nous ne reprochons pas à tel ou tel ministre, René Mayer nommément, d’exiger des Français des sacrifices. Nous savons, nous gaullistes, qu’on ne refera pas la France sans sacrifices. (Staline doit être d’accord là-dessus !) Ce que nous voulons, c’est que les Français sachent que leurs sacrifices serviront à quelque chose; qu’ils ne serviront pas au triomphe d’un parti sur un autre : parce que ça leur est égal. Ni à des négociations sans fin pour assurer la survie d’un régime : parce que ça leur est encore égal.

Les Français veulent la République. Quant aux partis, tant mieux s’ils sont bons, tant pis s’ils sont mauvais… Huit ans après l’explosion fulgurante de 40 (il y a toujours, après les bombes, un instant de silence), les morceaux de l’Europe retombent, avec un sourd et terrible fracas, dans une poussière de régimes… Que succède Turgot à Necker ou Necker à Turgot ! Nous en sommes à ce qu’on appelait jadis les physiocrates, aujourd’hui les techniciens : les annonciateurs de l’agonie. Les banquiers discutent, et, une fois de plus, les roseaux de la mort affleurent aux bassins de Versailles…

Nous le savons. Nous accepterons – pas joyeusement – les sacrifices nécessaires. Tels qui furent avec nous à la Libération et qui sont las (moins que la France !) nous regardent maintenant de loin : c’est une bien vieille figure de la guerre, que ce regard fraternel et exténué qui suivait déjà les combattants du haut des remparts de Troie. Faut-il compter ceux d’entre nous qui sont résolus à combattre sans profit, sinon sans espoir ? Ils sont plus nombreux qu’ils ne le croient.

Qu’il s’agisse de la Turquie de Kemal, de la France de Henri IV ou de Mirabeau, les grands pays ensanglantés ont toujours été sauvés par un petit nombre d’hommes. Un petit nombre – pas si petit pourtant – d’hommes semblables aux autres. Après tout, dans le métro, on ne reconnaissait pas au visage les résistants porteurs de postes ou de dynamite. Ces gens, nos compagnons, qui tour à tour, s’exaltent et ronchonnent, comme ils seraient chez eux parmi tous ceux qui firent notre Histoire, qui a su si rarement être grandiose sans grogner ! Mais, aux époques tranquilles, croyez-vous que beaucoup n’aient pas rêvé d’être du petit nombre de ceux à qui serait donné le grand honneur de relever de leurs mains périssables ce grand corps retombé, cette France aveugle ? Ô vieux bras fraternels et libres que fixa longtemps l’espoir du monde et que, de l’Egypte au Brésil, tant d’hommes encore regardent tâtonner dans l’ombre !

Le grand silence qui s’est fait quand cette voix s’est éteinte est bien mal rempli par les cris des pendus bulgares… Mais la droite, mais la gauche ? Je sais, je sais ! Nous avons déjà répondu : «Nous ne sommes pas à droite, les Staliniens ne sont pas à gauche et la Troisième Force n’est pas au milieu.»

Ecoutez bien : les chers journaux que vous connaissez ont prétendu que nos conseillers municipaux de Bourges voulaient débaptiser l’avenue Jaurès pour lui donner le nom du général Leclerc. C’est – bien entendu – un mensonge éhonté. Ce qui fut demandé, c’est que l’avenue Leclerc continuât l’avenue Jaurès.

Parmi les moments où la générosité, pour le monde, avait la figure de la France (souvenez-vous de la phrase des Israélites du Rhin : «Dire liberté, c’est dire : Merci à la France…»), il y en eut un où cette générosité s’appela Jaurès. Socialistes, ses héritiers qu’en avez-vous fait ? Le ministère Ramadier ! Nous vous le disons clairement : nous retrouverons cette voie disparue.

Il n’y a pas si longtemps que les ouvriers socialistes combattaient à nos côtés et, qu’on le veuille ou non, la place est restée libre. Puisse, d’un bout à l’autre de la France, s’étendre une longue voie imaginaire où s’unit celui qui fut assassiné lorsqu’il venait de dire : «Et maintenant, il ne reste que la France» et celui pour qui la France resta présente jusqu’au fond du désert; une longue voie où la main généreuse serre l’épée brisée ! Ces hommes qui ne se fussent peut-être pas compris se rejoignent pour nous au fond fraternel de la mort…

Nous avons certes, compagnons, bien d’autres choses à nous dire. Puisque je vous parle ici pour la première fois, j’ai voulu parler d’abord à votre cœur. Nous aurons raison parce qu’un implacable destin montre de jour en jour davantage que nous avions raison. Mais pour que vaille la peine d’avoir raison quand il s’agit des hommes, peut-être faut-il d’abord, comme nous l’avons fait samedi, retrouver ensemble le langage fraternel de la fierté.